

— Oh ! moi, je suis marié en troisième noce à la plus jolie corvette qui soit jamais sortie du port de Saint-Malo, une corvette qui porte un aimable nom : *la Panthère*, et qui a déjà lancé plus d'une œillade assassine aux Anglais. Vingt quatre canons de six, mon cher, cela fait du bruit quand cela parle haut, je te la montrerai. Elle est en rade à Paimbœuf."

M. de Glenvenez poussa un soupir : " Charles ne me parle pas trop de goudron et d'eau salée, car tu renouvelleras d'anciens chagrins. Ne sais-tu pas qu'en 1789 j'étais encore capitaine de frégate, tandis qu'aujourd'hui je regarde, les bras croisés, passer les navires des autres."

— Et pourquoi as-tu quitté la mer ? Ah ! oui, affaire d'opinion, tu as eu tort, Louis, car les gens de cœur ont plus que jamais de la besogne en France. Mais au moins tu n'as pas émigré comme les autres. Comment tous ces jeunes gens ne comprennent-ils pas que blanc ou tricolore, notre drapeau est toujours le drapeau de la France.

— Et tu commandes une corvette, je n'avais pas entendu dire que tu fusses dans la marine ?

— Voilà mon histoire en deux mots. Je suis républicain comme toi tu es royaliste. Ayant envie d'occuper mes bras au service de mon pays, je songeai à l'Océan. J'allai trouver mon père, et je lui demandai de me donner de l'ouvrage. Il s'entendit avec un de ses amis qui commandait un corsaire à bord duquel on m'embarqua comme volontaire. J'allai trois fois aux Indes avec le même capitaine ; nous fîmes de bonnes prises, nous nous battîmes souvent, enfin, je pris le goût au métier, si bien qu'aujourd'hui je monte un navire qui m'appartient et je fais la course pour mon propre compte.

— Comment, tu es corsaire ! s'écria M. de Glenvenez.

— Je suis corsaire, répondit Le Groix. C'est un joli état pour les gens qui n'ont point de paresse. Je pars dans quelques jours, et si tu n'avais pas une aussi jolie femme, je t'engagerais à m'accompagner ; nous irions courir le monde ensemble."

Ainsi causant, les deux amis entrèrent en se donnant le bras dans la grande prison de Nantes. On les laissa passer sans difficulté. Les guichetiers coiffés du bonnet rouge et vêtus de sales carmagnoles, se rangeaient sur leur passage en murmurant d'une voix presque obséquieuse : " Bonjour, citoyen Le Groix."

" Tu vois ces dogues à la gueule ensanglantée, disait tout bas le jeune marin à mon ami, eh bien, ils me dévoreraient, s'ils l'osaient, quoiqu'ils me voient souvent ici en compagnie du représentant. Ces gens-là lèchent la main qui les défie et mordent celle qui les caresse, ils sont comme les loups, qui ne se jettent que sur ceux qui tombent."

Les deux amis pénétrèrent dans un long corridor sur lequel s'ouvraient les différents cachots. Un geôlier d'une taille gigantesque, aux épaules trapues, au sourire méchant, aux yeux ternes et hagards vint au-devant d'eux, en secouant d'un air farouche le trousseau de clefs qu'il tenait à la main.

M. de Glenvenez s'arrêta inquiet et presque effrayé à la vue de ce colosse hideux, vrai type de bourreau ivre.

" Point de faiblesse ici, murmura tout bas Le Groix, ou nous sommes perdus."

Quand ils eurent rejoint le formidable geôlier, le jeune corsaire l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

" Tu as la mine d'un bon homme, dit-il au géant qui attachait sur lui un regard d'oiseau

de proie, et je suis sûr que tu vas me rendre le petit service que j'ai à te demander.

— C'est selon, répondit le guichetier, en caressant sa barbe rousse.

— Il s'agit de peu de chose, mon ami, nous désirerions voir un prisonnier, le citoyen Locnequer, ne pourrais-tu pas nous mener auprès de lui ?

— Le citoyen Locnequer ; un ci-devant, n'est-ce pas... petit comme ça. Il baissa sa main à la hauteur de son genou. Maigre, ridé comme une vieille femme...

— Oui, oui, eh bien ! s'écrièrent les deux amis avec une impatiente anxiété.

— Eh bien, vous ne le verrez pas !

— Et pourquoi ne le verrons-nous pas ?

— Pourquoi cela, mes petits, eh bien donc ! parce que je crois que, depuis hier, il a pris domicile au château d'Aux (la Loire) ; ah ! c'est là, citoyen, qu'on mange du bon poisson."

Le baron frissonna de la tête aux pieds et se reprocha amèrement d'être arrivé vingt-quatre heures trop tard.

Son compagnon ne se contenta pas de cette réponse féroce :

" Tu mens, dit Le Groix avec audace au geôlier. Le citoyen Locnequer n'a pas été noyé, il est vivant derrière une de ces portes d'enfer. Je veux le voir."

— Ah ! tu veux, mignon, répéta le géant en reculant de quelques pas et en se posant dans l'attitude du combat.

— Ecoute, l'ami, ne fais pas le matamore. J'ai vu des diables plus noirs que toi ; si tu m'échauffes la tête, foi de corsaire, je te ferai passer un long quart d'heure. Tiens, prends cette pièce d'or et en avant !

— A la bonne heure donc ! en voilà un de sans-culotte. Ca jase sans se gêner. Mais j'aime les corsaires, moi, ce sont de bons b..... et qui ont de bonnes dents."

A la grande surprise de M. de Glenvenez, le geôlier prit la pièce d'or, la mit tranquillement dans la poche de sa carmagnole, puis s'avança vers la porte d'un cachot qu'il ouvrit en disant :

" Entrez, les amis, et faites vite, car je suis pressé."

EUGÈNE DE LACHAUX.

(La suite à un prochain numéro.)

Courrier des salons de Paris.

Mars, 1845.

Je vous demande bien pardon de vous parler encore de bal et de danse. Mais de quoi parle-t-on, s'il vous plaît, dans la saison des fleurs ? De violettes et de roses. Le bal et la danse sont les fleurs de l'hiver, fleurs que le plaisir fait éclore en serre chaude. On a donc dansé, on danse et on dansera tout le long de la semaine, et la semaine prochaine encore, et encore la semaine suivante, jusqu'aux premiers jours du joli mois de mai, qui licenciera danseurs et danseuses, et les enverra en semestre.

Nous avons eu vingt bals magnifiques ou charmants depuis quinze jours, et s'il fallait en faire la description à la façon d'Homère, *l'Illustration* tout entière n'y suffirait pas. D'ailleurs, tous les bals du grand monde se ressemblent : qui a vu l'un a vu l'autre. La variété, l'imprévu, l'inconnu, ne se rencontrent que dans les bals populaires ; c'est là que les visages, et les tournures, et la joie, se diversifient à l'infini. Dans les bals aristocratiques, au contraire, c'est toujours le même empois, le même vernis, le même sourire, les mêmes affectations, le même pas, le même geste, les mêmes paroles, et, pour ainsi dire

les mêmes noms et les mêmes figures. Le populaire est infini ; c'est un vaste océan où les flots amoncelés vont, viennent, disparaissent et se renouvellent sans cesse. Ce qu'on appelle le monde, au contraire, n'est qu'une sorte d'enceinte circonscrite où un certain choix de privilégiés et d'élus ont seuls le droit de pénétrer, ce qui donne aux personnes et aux allures la monotonie et la ressemblance de la famille et de la caste. Si on ne voyait de Paris que les bals du grand monde, on ne supposerait jamais qu'on habite cette ville immense, ce vaste kaléidoscope où les couleurs et les points de vue les plus variés miroitent et éblouissent les yeux. C'est toujours madame ..., ou mademoiselle ..., ou M. ..., qui sortent d'ici pour entrer là ; et le grand monde ne se compose, en définitive, que de quelques douzaines de corps mâles et femelles qu'on retrouve partout, dans toutes les soirées, dans toutes les danses, semblables à ces comparses d'opéra, à ces soldats de mélodrame ou de tragédie, qui sortent par une porte, reentrent par une autre, se doublent, se dédoublent, se multiplient pour dissimuler leur petit nombre et simuler la multitude.

Il résulte de tout ceci que parler d'un bal, c'est parler de tous les bals, et que la silhouette d'un seul bal fait le portrait de tous les autres. Lequel choisir cependant ? *L'Illustration* vous mettra-t-elle sous les yeux le bal de la liste civile, qui a rapporté une recette de 31,000 francs aux vieux serviteurs de la vieille monarchie détrônée ? Peut-être celui-là ne serait-il pas le moins piquant, si on en voulait faire le dénombrement. Il offre en effet l'éclat d'un bal à armoiries, et la variété d'un bal public. D'une main il danse encore avec les grandes fidélités du faubourg Saint-Germain, et de l'autre avec la sensibilité universelle du quartier Notre-Dame-de-Lorette ; c'est le mélange de deux espèces de charités.

Faut-il vous donner la récréation du bal d'enfants dont M. de Montalivet a réjoui son salon ? Des valseuses de trois pieds, des polkauses lilliputiennes, des mazurkistes hautes comme ma botte. Mais à quoi bon, et qu'y a-t-il là de si nouveau ? Tous les bals ne sont-ils pas des bals d'enfants ? et parce que ces messieurs ont de la barbe, et que ces dames prennent des airs triomphants, ne sont-ils pas restés aux baguettes, tout comme les marmots du bal de M. de Montalivet ? Cherchez bien, et vous trouverez que ces grands messieurs et ces grandes dames jouent encore, dans quelque coin, avec le pantin ou la poupée.

L'Illustration se décide pour le bal du ministère des finances, présidé par le ministre en personne, M. Lacaze-Laplagne. Plus de deux mille personnes assisteront à cette splendide soirée. La banque, la haute finance et la politique y étaient particulièrement représentées, et répondaient ainsi au double caractère de l'amphitryon, qui tient à la fois de l'homme politique par la voix qu'il donne dans les conseils de l'État, et du financier, par la clef d'or qu'il enche au fond de son portefeuille.

A minuit, le bal s'est ouvert : huit couples de danseurs élégamment vêtus du costume hongrois et polonais, ont exécuté une mazurka ; Cellarius, le César de la mazurka, avait dessiné les pas, et concluait de sa personne ce quadrille pittoresque et animé. Les cavaliers étaient jeunes et vifs, les danseuses charmantes et légères ; que fallait-il de plus ? Cellarius et son élégante armée polonaise ont causé la sensation la plus vive et la plus agréable. On a battu des mains en leur honneur, malgré l'étiquette ministérielle. Des cas